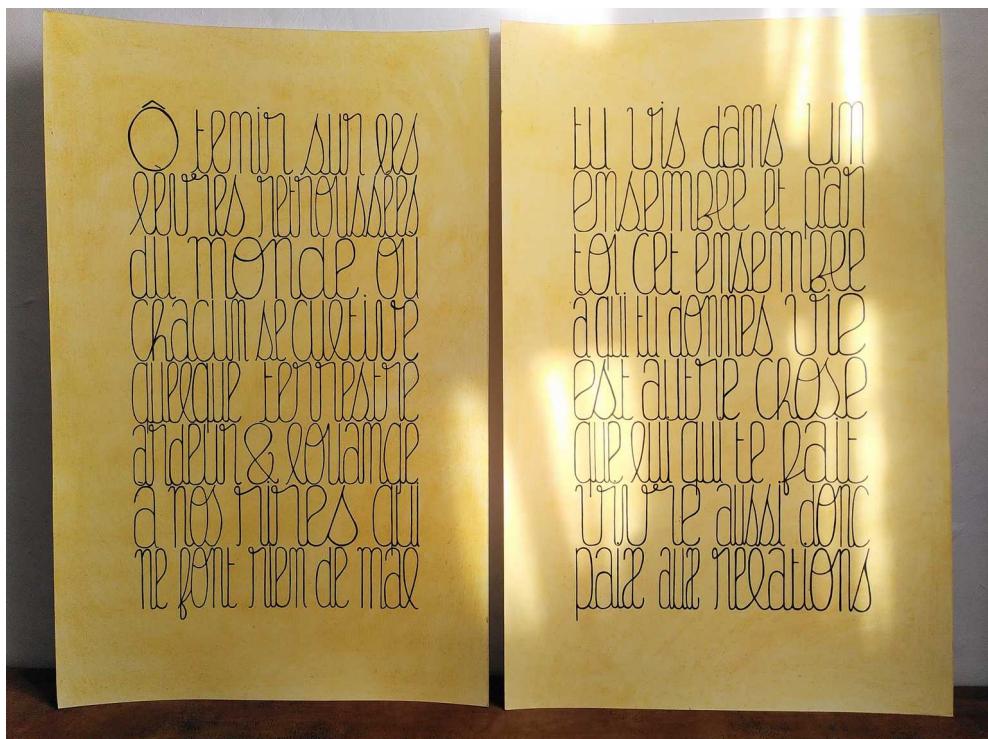


Lignes d'automne



1. Pas pied
 2. L'outre-langue
 3. Toutourisme
 4. Au marché
 5. Deux mains
 6. En découdre
 7. Chargées
- (Après l'écrit)

(Bonus avec 120 façons de disons croire au monde de demain)

Novembre 2025 | Nancy

Marion Renauld

1. Pas pied

Sur une grande feuille de papier, je trace de grandes lettres et chacune prend un temps fou. Je ne sais pas. Si les factures étaient l'objet d'un soin similaire, et tous les courriers administratifs et toutes les choses que nous écrivons comme les mails et les publicités et les compte-rendus de réunion et les notes d'intention et les ordonnances médicales et les exercices de mathématiques et les constats d'assurance et les contrats et résiliations de contrats, les pétitions, les constitutions, les invitations, les chèques, les relances, les amendes, les récépissés, les articles de journaux, les listes de courses, les leçons, les appels à manifester, les lois, les livres, tous les livres et toutes l paperasse des demandeurs d'asile, les messages secrets, les plans d'aménagement, les cahiers des charges, même les mots d'amour, si tout cela qui résulte du dépôt dressé de minuscules pattes de bestioles issues de l'espèce Alphabet qui nous permet de griffouiller, exigeait de nous un tel temps de fabrication, d'abord on réfléchirait à pas en faire des tartines, et aussi l'IA ne pourrait pas nous remplacer. Pensé-je en laborieusement traçant les lettres sur la feuille. Que j'en oublie. Que c'est incalculable, tout ce qu'on écrit. Sur la feuille, ce sont trois alexandrins qui ne servent à rien et j'y passe un temps fou.

Ô tenir sur les lèvres retroussées du monde où chacun se cultive quelque terrestre ardeur & louange à nos rires qui ne font rien de mal.

Avant de tracer à la règle et au crayon de papier les lignes sur lesquelles écrire les lettres, puis les lettres, puis de les repasser à l'encre noire avec un crayon fin dont la pointe est censée déposer pour 0,38 centimètre de noir, au pinceau le papier je l'ai badigeonné d'un mélange de roïboos et cumin trempé dans l'eau bouillante, remué à la cuillère pendant quelque minutes. La surface a séché cinq jours à plat. Maintenant elle est d'un jaune solaire et granuleux.

Encore qu'au XXI^e siècle, écrire à la main est devenu obsolète. Ou touchant, c'est selon. Il n'y a que les vieux, les ringards, les nostalgiques ou carrément les récalcitrants pour ne pas s'y mettre, à la page. Virtuelle. Ou les enfants, les artistes ou les amoureux. De la page, à la tâche, attention à la tache, attention à l'attache. Au XXI^e siècle, on n'a pas tant besoin de faire gaffe au papier vu qu'on arrive à le recycler. Il y a des containers et aussi des programmes dans les entreprises pour être plus éco-responsable. C'est important de recycler, ça fait qu'on peut encore gâcher beaucoup, on a confiance dans la gestion des immondices.

Ô tenir sur les lèvres retroussées du monde où chacun se cultive quelque terrestre ardeur & louange à nos rires qui ne font rien de mal.

Un poème de Prévert racontait déjà, il y a quelques décennies, cette boucle infernale qui consiste à produire du papier pour écrire dessus que produire du papier tue des arbres et qu'alors ce serait bien de ne pas trop produire de papier. Et ici j'écris sur un ordinateur que j'écris à la main sur du papier un doux trio d'alexandrins pour dire que frapper à l'ordinateur ne remplacera jamais le soin, le sens et le plaisir qu'on peut trouver à écrire à la main de grandes lettres au crayon sur une grande feuille de papier caressée par un pinceau plongé dans une mixture composée à partir de rien que du naturel. Et d'où vient le cumin, d'où vient le roïboos et d'où vient le papier, d'où les crayons, la gomme, le pinceau et la règle, l'eau, la bouilloire, le bol et l'électricité, l'encre noire et aussi la table sur laquelle s'allonge cette feuille enfin gonflée de poésie ? La ligne qui relie ces effets à leurs causes, et leur cohérence, pensé-je, est folle. Au XXI^e siècle, elle se perd dans des considérations qui empêchent qui que ce soit d'être un tant soit peu conséquent.

Pendant que les lettres déploient lentement leurs courbes et leurs droites, j'écoute le premier épisode d'une série documentaire proposée par Arte sur les gardiens de la forêt. Là ça se passe au Brésil. C'est plein de plumes et d'animaux et de grands troncs pleins de feuilles et de lianes et de sages paroles, et plein de ces n'importe qui qui, n'empêche, tentent à leur façon de faire les choses un peu autrement. Ou toujours les mêmes depuis des millénaires. Par exemple planter des arbres au lieu de regarder le monde brûler, ou de complètement s'en ficher. Au lieu de tout ratiboiser pour faire passer des routes qui sont des lignes efficaces, des liens pleins de fureur et de trafics divers, planter des petites pousses. Écouter les oiseaux. Connaître son terrain. Prendre et donner pas plus que ce qu'il faut. Il n'y a que les peuples racines ces ringards, ou les faux baba-cools, *new-age* & marginaux, ou carrément les réfractaires pour refuser complet de s'y mettre, au XXI^e siècle. Moderne. Hello, déjà un quart de fait. Ou les conscients, ou les inconscients. Louange et attention.

Ô tenir sur les lèvres retroussées du monde.

Les lettres s'étirent comme des gueules ouvertes, des reflets serpentins pareils à ceux qu'on voit parfois dans les miroirs déformants. Toutes sont de la même taille. Je ne sais pas. C'est ridicule autant que les parures et les maquillages des gens de la forêt, d'une beauté dont on n'ignore que faire. Ce n'est pas ridicule. On s'en moque parce que ça nous

donne ça, le reflet déformé de nos modes de vie, ici. Où nous ricanons, nous pouffons. Nous avons choisi l'écriture pour nous distancer des choses, le maquillage pour nous dissimuler, les parures pour nous distinguer, nous faisons du mal et nous faisons du mal mais nous avons ainsi la civilisation. Du Livre et de la pierre. Pensé-je en traçant les grandes lettres et pendant qu'écouté-je les paroles qui s'envolent, c'est le geste qui compte et la beauté du. Dit. D'où vient qu'on n'en a rien à faire ? D'où qu'on a trop à faire pour être réfractaire à passer un temps fou sur ce qui sert à rien ?

Quelque terrestre ardeur.

Alors il y a Prévert et le Brésil entre les lignes, entre autres et jusqu'à tout arbre du monde, les fibres dans les tiges, dès qu'on a du papier, tous les gens qui savent transformer ceci en cela. Louanges à l'invisible qui gonfle chaque chose de ce qu'elle charrie en amont. La suite on ne sait pas. À l'enfant qui dit Ah oui c'est joli en regardant la grande feuille avec les grandes lettres que tu viens de finir, et puis qui demande Et tu l'as fait pour quoi, et puis qui répond Tu l'as fait pour nous, on pourrait l'accrocher, à l'enfant tu racontes le Brésil. Il connaît le poème de Prévert, on l'avait vu mis en images sur un CD emprunté à la médiathèque. Être à la page et aux écrans *et cætera*.

Et chacun se cultive.

2. L'outre-langue

Le mec parle avec les doigts. Ils sont trois assis à dix mètres. L'un a une veste verte un peu sport, la cinquantaine, cheveux gris, courts et frisottants. Un autre est plus jeune, de dos, il porte une casquette à carreaux blancs et noirs, des lunettes, une doudoune bleue et une sacoche en bandoulière. Le troisième, celui qui parle, a un style de hipster, barbe et moustache bien taillées, béret noir rayé blanc dans le genre Burberry nouvelle collection, maghrébin d'une quarantaine d'années avec une seule boucle d'oreille longue, qui gigote, peut-être une croix. Ils boivent un café, un café et un jus de fruits, tranquilles à la terrasse d'une brasserie du centre-ville, on est mi-novembre, il fait doux.

Ils parlent avec les doigts, les mains, les lèvres et en fait, tout le visage. Parfois ils regardent leur téléphone mais quand ils se parlent, ils se matent, obligé. Franchement personne ne peut comprendre. Les gestes sont précis, les grimaces, les mouvements de tête. Maintenant le gars stylé signe devant son téléphone, il doit passer un appel. Personne ne peut deviner de quoi il parle, de quoi ils parlent. À un moment ils ont nourri les pigeons, là le plus jeune lève la main pour héler le serveur, ça tu comprends.

Peut-être qu'on devrait enseigner en signant. Le problème du bruit et des bavardages, on le réglerait d'un coup. Celui des supports numériques aussi, limités. Parce que tu es forcé de faire gaffe, regarde-moi quand je te parle, nécessairement tu regardes les autres dans les yeux quand tu t'adresses, tu peux pas faire deux choses à la fois. Et sers-toi de ton corps, tout ton corps exprime. On devrait tous apprendre une langue commune qui n'est pas celle de la naissance, une communication directe et personne n'est favorisé, personne ne parle en même temps, la concentration et l'exercice physique permanents.

Donc pour le XXI^e siècle : enseignement général.

Les trois gars, s'ils n'avaient pas eu à signer pour causer, se seraient-ils causé ? Bien sûr que c'est possible, pourquoi pas, et pourquoi cette idée qu'une telle déviation par rapport à la norme, à ce qui est normal, comme parler, sous-entendu, à voix haute, permettrait de mieux nous entendre. Pas le silence des bébés, pas non plus le vœu de silence, juste les doigts qui dansent dans l'air et tu dis en montrant.

Les trois types je les vois au moment où je sors de ma première mammographie qui m'a rendue nerveuse. On y va scruter ton dedans, ton

dessous de la peau conçue comme un obstacle, on va rentrer en toi et prendre des clichés pour si jamais. Les espaces médicaux me mettent mal à l'aise, même si le personnel est plutôt bienveillant. Dans la petite pièce où se passe l'échographie, la suite de la mammo quand tes seins sont trop denses pour qu'on décèle grand-chose, pas assez graisseux, sur les murs sont accrochés des tableaux Ikea, l'un avec des draps blancs pliés sur lesquels sont disposés des feuilles vertes, on cherche le zen, et l'autre avec des noms de capitales écrits en énorme, on cherche l'ailleurs. L'apaisante évasion d'une situation qui ne peut pas ne pas te tendre. On t'offre de penser à autre chose, on t'offre une espèce d'ubiquité à l'instant même où c'est ta pleine et présente matière qu'on envisage dans les détails.

Plus d'une heure où toi-même tu inspectes et auscules tous les signes possibles pour savoir ce qu'il en est, à quelle sauce, dans quel état, vers quel avenir. Dans les signes possibles : les phrases, le moment, le ton, le vocabulaire, la vitesse de prononciation, la direction des pupilles, l'attention, l'absence d'attention, ne rien montrer est de bonne augure, ou de mauvaise augure, elles n'osent pas te dire, te diraient si jamais, n'ont rien à signaler. Je sors soulagée. Le cœur n'a plus besoin de se battre aussi fort.

Alors je suis allée boire un café à la terrasse d'une brasserie pas loin. Et là je vois le type qui parle avec les doigts. Dans son cas, tout ce qui apparaît signifie. Du moins tout ce qu'il faut savoir, tu le liras sur lui, le masque impossible, chaque frémissement donne une information. Ce n'est pas du dedans de la bouche, dans l'antre du palais où la langue monstrueuse fait ce qu'elle peut pour modeler le souffle, pas dans le double jeu des mots et des postures qu'il faut s'orienter, ce diable d'écart entre l'explicite du langage et l'implicite du corps, pas depuis le dessous pas assez transparent, parce que c'est là. Après tu peux toujours signer des mensonges, pourquoi pas, on peut rien garantir.

Des radiographies de nos aires cérébrales en train de bavarder, hein, favoriseraient-elles l'interprétation correcte des locuteurs ? La conviction selon laquelle les images de nos dedans favorisent la compréhension de nos dehors, ou de nos sensations, ou de nos sentiments, ne génère-t-elle pas une baisse d'attention généralisée, ainsi qu'une image erronée de la langue comme un fait interne et individuel ? Parce qu'ils étaient trois, parce que le corps est en contact et le signe en contexte, et parce que ni la propreté du linge, ni certainement pas les capitales en capitales, ne sont en mesure de détendre l'atmosphère, qui semble pourtant être la condition première pour s'entendre un peu.

Donc au XXIe siècle : une boisson offerte dans les lieux médicaux. Et pour les centres d'« imageries », tant qu'à faire, s'il vous plaît des images qui ressemblent à quelque chose, ou même des tableaux à toucher.

Signer aujourd'hui se réduit aux fidèles dans les églises, ou aux paraphes officiels en bas des documents, ou des œuvres. Et pendant ce temps, l'impression que chacun devient sourd à force de saturation vocale, muet par sur-stimulation visuelle. Ô être trois bien différents en terrasse au café, plaisir à vous voir être.

3. Toutourisme

Un homme a vécu seul pendant plus de trente ans sur l'île de Budelli. À peu près de cinquante à quatre-vingts balais. Ne voulait pas parler, voulait une nouvelle vie après avoir été professeur au collège. C'est Mauro Morandi. Au bout de quelques temps, il causait aux touristes et partageait *via* une borne wifi. Il disait je voudrais que les gens comprennent ça, qu'on se doit d'essayer de ne pas regarder la beauté, mais bien de ressentir la beauté avec les yeux fermés. Faisait sien un concept aussi vieux que jadis les Grecs, *sympatheia* : ce sentiment profond que l'univers est un organisme vivant indivisible et un, uniifié d'un mouvement perpétuel où toutes les formes de vie font partie du même cycle. Il était le gardien puis l'État italien, devenu *proprio*, l'a expulsé. Basta. Et après il est mort à 85 ans, en l'an 2025.

En cette même année, le parquet de Milan ouvre une enquête après qu'un certain journaliste, italien lui aussi, a révélé ce qui, si cela se confirme, s'avère des plus sordides. Écoute : Sarajevo, en 94. Déjà que l'armée serbe assiège la capitale, canardent les snipers et les civils qui tentent de se mettre à l'abri. Déjà c'est un massacre, mais ça on connaît. Le plus est que, parmi les tireurs, on n'aurait pas juste des soldats, aussi des amateurs de sensations fortes, à savoir des touristes qui auraient payé d'énormes sommes d'argent pour tuer pour de vrai. Des Français, des Allemands, Britanniques, Italiens auraient ainsi versé dans les 100 000 euro pour un week-end sur place, se mettre dans la peau, et tirer et tuer. Atteindre c'est gagné. L'aspect le plus macabre, le petit plus en plus, est l'existence d'une grille de tarifs indiquant ce qu'un chasseur débourse en fonction du profil de ceux qu'il veut buter : un civil, un soldat, un adulte homme ou femme, un enfant ou encore une femme enceinte. Allez. L'armée serbe prend soin de son économie. Et puis de divertir plutôt que de plomber tous les Européens avec son fil d'actu. Alors on parlera de safaris humains. Les clients sont choyés, leur séjour touristique 100 % pris en charge par les Serbes bosniaques et leur chef Karadžić. Radovan fut psychiatre, poète et président, et plus tard condamné à perpétuité pour génocide et crimes contre l'humanité.

Mauro, également, constatait les méfaits du tourisme de masse. Un seul suffit parfois. Et seul ne suffit pas.

4. Au marché

Le Marché du Monde Solidaire est un événement qui a lieu sur un week-end. Il est censé permettre de croire à la fraternité des peuples, à l'aide humanitaire et ainsi aux valeurs, par exemple celle de générosité. Les stands des quatre-vingt-une associations réunies pour l'occasion se succèdent dans les allées du Conseil Départemental où tu peux acheter des choses qui financent des projets qui luttent contre des tas d'injustices, vu qu'ici le niveau de vie, économique et autres, est nettement meilleur que celui des pays concernés, pour ne pas dire supérieur. Les choses que tu achètes proviennent des pays que tu soutiens en dépensant ton fric, ou tu peux faire des dons, adhérer aux asso, acheter de la nourriture qui suit les recettes typiques de la culture du pays dans lequel les gens, tu devines et constates, ne mangent pas tous les jours à leur faim, ou n'ont pas d'école, ou n'ont pas d'électricité, ou n'ont pas vraiment d'accès facilité aux soins médicaux, ou meurent sous les bombes. C'est une façon de rendre à l'économie son pouvoir de transformation sociale. Ou de faire un usage raisonné de ton porte-monnaie.

Au discours inaugural, il y a des Gens Importants comme Monsieur le Maire, quelqu'un du Département et aussi un Sénateur. Ce ne sont pas eux que le Marché du Monde Solidaire doit aider, même si peut-être que ça les aide aussi, la bonne conscience et la reconnaissance d'une action que personne ne peut critiquer, sauf celles et ceux qui sont dans le besoin chez nous, habitant.e.s d'un pays développés, mais ce n'est pas comparable, ce n'est pas l'endroit. Pendant le discours inaugural, Monsieur le Sénateur dit sa conviction et son émotion de soutenir une telle démarche et tout, et puis il se met à parler de Verdun, et là commence une montée d'émotions plus grande qu'attendue. Dans son émotion, il en oublie d'expliquer de quoi exactement il parle, alors les gens qui l'écoutent se demandent si c'est bien raisonnable d'avoir une telle montée d'émotions, jusqu'aux larmes dis donc, Verdun c'est quand même loin dans le temps, d'accord il y a eu quantité de morts non négligeables, mais c'était avant, Monsieur remettez-vous.

L'explication, si tu as suivi les informations, c'est la tenue d'une messe en hommage au Maréchal Pétain qui s'est tenue plus tôt dans la journée, qu'on doit d'ailleurs appeler Philippe, son titre lui ayant été retiré lorsqu'il fut jugé et condamné d'indignité nationale à la prison à perpétuité. Monsieur le Maire de Verdun n'était pas d'accord mais bon ça a quand même eu lieu, par décret du Tribunal Administratif. Monsieur le Sénateur dit

toute sa contrition devant un tel hommage, une telle régression, une telle atteinte aux Droits Fondamentaux de l'Homme, et qu'il s'en va de ce pas soutenir Monsieur le Maire qui doit aussi avoir une émotion certaine, et vous comment ça se fait que tout le monde se rend pas illico à Verdun, harangue Monsieur le Sénateur. Car Verdun n'est pas si loin dans l'espace. Car nous sommes au Marché du Monde Solidaire.

Dans les gens qui écoutent et regardent le Monsieur Officiel, il y a les gens des différentes associations, dont pas mal de gens de couleur. Car les pays aidés sont souvent des pays en couleurs, il n'y a qu'à voir les choses à vendre, pleines de motifs et de teintes colorées. Quand Monsieur le Sénateur, qui est blanc et vieux et ressemble en cela à de nombreux hommes politiques presque caricuralement, quand celui-ci, la gorge nouée, s'en vient à pleurer, il y a du silence. Et dans ce silence de gêne plus que de compassion, on peut entendre un grand Black, disant soudain : D'habitude quand il y a un discours c'est chiant, mais là quand y a un Blanc qui pleure, quand même ça fait quelque chose.

Solidarité à tous les Blancs qui pleurent. Le type ne pleure pas la misère qui est pourtant, et bien réelle et très présente ici, mais il aura des larmes pour l'état déplorable de la France à cause de vingt personnes qui n'ont rien d'autre à faire que de se rassembler en solidarité à ce Monsieur Philippe. Quand même c'est quelque chose.

Quoiqu'on en pense et que bien sûr on ne tire pas sur l'ambulance, le Marché du Monde Solidaire est un sacré fichu paradoxe. N'importe quel acte commercial devrait viser la transformation sociale, de même que l'économie suivre la politique, pas l'inverse comme on devine et constate. Il semble que nous vivions dans un monde à l'envers, mais ce n'est pas l'endroit. Dans les allées se succèdent les stands plus ou moins bien achalandés, toi tu te retrouves à faire ton marché, c'est-à-dire à délibérer dans ton for intérieur sur les priorités, les produits, les plus ou moins bonnes raisons d'être, d'aider, de dépenser ton fric. Est-ce que ce ne serait pas quelque chose, quand même, de proposer que les recettes de ce week-end soient mutualisées puis redistribuées de façon équitable aux différentes associations et, *in fine*, personnes des pays concernés ? Une telle démarche, j'ai idée qu'elle engendrerait des guerres très intestines entre les acteurices du Monde Associatif, et pas l'inverse comme, par exemple, une émotion concrète très viscéralement partagée de fraternité universelle.

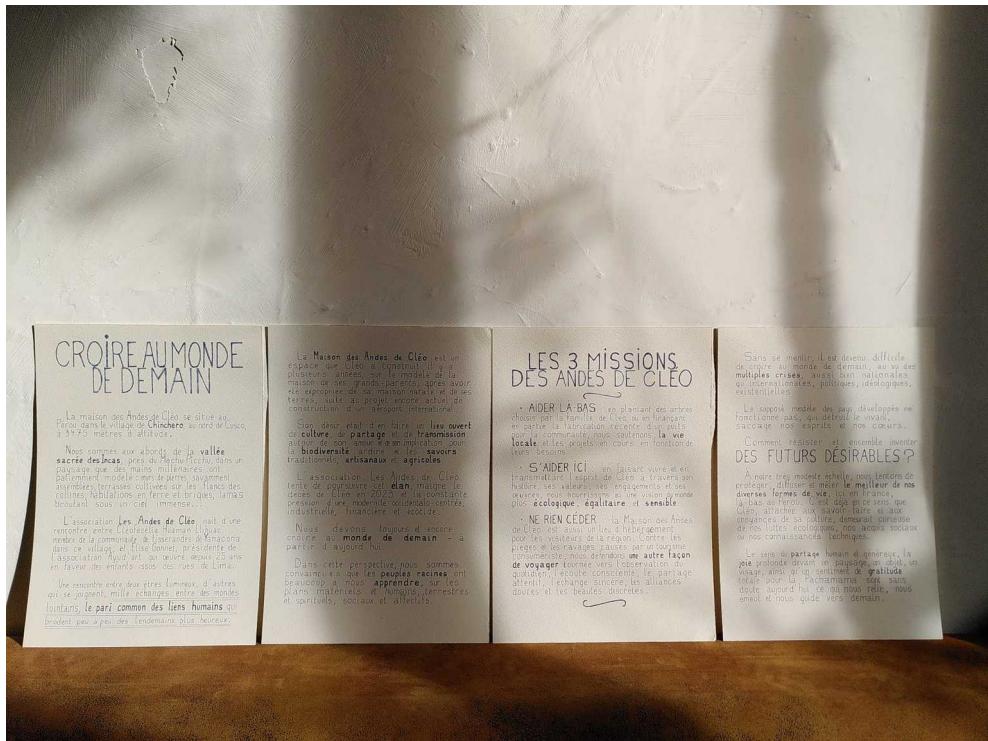
N'empêche qu'étymologiquement, le terme de « solidarité » provient du latin « *solidus* » qui signifie entier, ou consistant, voire plus précisément,

qui désigne le lien unissant entre eux les débiteurs d'une somme. De sorte que la définition radicale de la solidarité, c'est le sentiment de responsabilité et de dépendance réciproque au sein d'un groupe de personnes qui sont moralement obligées les unes par rapport aux autres. Quelle solidarité entre les solidaires, me demandé-je. Quand même nos larmes on ne les verse pas inconditionnellement.

Dans les associations humanitaires, ce sont surtout des bénévoles qui font tourner la machine. Le lien qui nous unit est d'abord le débit de temps. Et si le temps c'est de l'argent, tu devines et constates, ne serait-ce pas quelque chose, tout de même, de proposer alors de seulement acheter du temps ? Aussi pour eux là-bas qui triment pour trois bouchées de pain. Oui mais oui mais, j'ai idée que les gens en veulent pour leur argent. Purée c'est compliqué l'obligation morale, l'entièreté de l'entraide et encore les valeurs, comment les incarner. Après tu te demandes ce qu'au fond ça donnerait si on avait plutôt le Monde du Marché Solidaire, sur toute l'année partout.



[ici en vérité le début du délire des lignes dans l'automne entamé,
aux crayons de couleur]



[pour le stand de l'association des Andes de Cléo,
réécrire aussi à la main un texte tapé à l'ordi]

5. Deux mains

Sur une autre feuille de papier, aussi grande que la première, je trace d'autres grandes lettres et chacune me prend un temps fou. Je ne sais pas. On sait pas par où commencer pour bouger comme ça ce qui semble maudit. Ou mal dit. Ou mal fait. Dès qu'une esquisse de solution s'avance, le doute s'invite avec. Par exemple en faire plus et mieux, ou moins et mieux, ou que mieux mais le mieux est l'ennemi du bien, bien faire et faire le bien mais celui-là si diable on en avait une claire et distincte connaissance, on n'en serait pas là. Comme dit Beckett, essayer, rater, essayer encore, rater mieux, et le mieux est l'allié du bien quand on y va sincèrement. Sincèrement haha, l'enfer qui est pavé de bonnes intentions, *et cætera*. Sur la feuille, trois alexandrins, un temps fou.

Tu vis dans un ensemble et par toi cet ensemble à qui tu donnes vie est autre chose que lui qui te fait vivre aussi donc paix aux relations.

Au compagnon qui me regarde recopier les lettres en noir avec mon crayon fin, et qui dit Tu as une patience exceptionnelle, je réponds que surtout il ne faut pas trembler. Je trace. Lentement. Le corps des lettres qui ne sont que des traits. Tout ce qu'on vit par eux devenant elles, et ce qu'elles nous font vivre. Des choses que tu as lues, l'impression dans ton corps. Des factures, des amendes, des faire-parts de naissance, des devis, des contrats, des constats d'assurance, tous les courriers divers et la littérature, ce qu'en toi, ce qu'en moi, ça imprime illico. De tes yeux à tes nerfs à ton corps consistant, qui n'est pas que des traits, pas juste une silhouette, qui est ta masse entière, une solidité, une solidarité avec ce que tu lis. Tu vis ce que tu lis. La plupart du temps, ça passe. Je trace. Tu traces. Le souvenir s'envole autant que les paroles, c'est rien d'exceptionnel, à quelques exceptions.

Accorder dix minutes à écrire, par exemple, le seul verbe « vivre », si c'est beaucoup, excessif, obsessionnel, ce n'est pas même l'équivalent de tout le temps fallu pour écrire ça et là à propos de la vie. Ou les heures et les jours à causer de la vie. Ou les siècles des siècles à directement vivre, humains et non-humains. Prendre dix minutes, la moindre des choses. Trois fois rien. Médite. Mais dites.

Traçant je m'aperçois qu'il ne faut pas trembler, pourtant on tremble, elle tourne, ici c'est une gestion incessante de l'erreur. Du noir un peu trop à gauche, trop à droite, trop loin pas assez proche, pas assez, trop et repasser, abuser, épaisser, repasser, tu ne peux pas ôter. Revenir en arrière. Gestion

cumulative des trop-pleins pour lesquels tu cherches l'harmonie, un tant soit peu d'égalité, tu pourrais t'en ficher. Je sais que je sais peu, que je m'en fiche pas.

Je vis dans un ensemble et par moi cet ensemble à qui je donne vie est autre chose que lui qui me fait vivre aussi donc paix aux relations.

Gestion des erreurs. Gestion des egos. Gestion des heures, des zéros, des héros. Gestion jusqu'à l'indigestion. Digestion des temps, ingestion d'étants, travail en surface de la bille du crayon qui glisse à la pointe un peu de l'encre noire qui vaut mieux d'être là qu'en bilieuse humeur. Digressé-je. L'écriture en attaché est une plaie pour beaucoup d'enfants. Gestion du stress, de la contrainte, de la consigne. Tandis que jouissait, minutieuse, ma main. L'acquisition vénér de la motricité fine, ou l'art de la calligraphie, arabe, japonaise. Gratte la mine, effleurent les poils, pas pieds, deux mains.

On pourra remplacer « gestion » par « maniement », comme ça les mains sont là, on ne les oublie pas. Il y a toujours les mains, s'il vous plaît ô les mains, même chez les intellos. Il y a toujours qu'on pense même chez les manuels. Et « manipulation », dans le sens de tromper son monde en vue de ses fins propres, vas-y acoquine-le à « spéculation », dans le sens de tromper le monde avec ses propres fins. Là c'est très excessif et une plaie pour tous. Tandis que manier un crayon en y réfléchissant, *a minima* ça va. Au pire on s'en contrefiche bien.

Donc paix aux relations.

La dépendance réciproque est une donnée fondamentale de l'existence, et non l'exclusion mutuelle. Je suis moi parce que tu es toi. Je suis moi parce que je ne suis pas toi est une erreur qu'il faut gérer en son for intérieur, qui n'existe pas. L'intérieur nécessite l'extérieur et réciproquement. La main nécessite la tête et réciproquement. L'ensemble nécessite l'individu et réciproquement. Sur la question de savoir qui vient en premier, je renvoie à la poule et l'œuf. Car il n'y a pas de temps à perdre. À ce propos.

Tu vis dans un ensemble. Par toi cet ensemble est autre chose que lui. À cet ensemble tu donnes vie, lui te fait vivre aussi. C'est l'Ouroboros. Le serpent qui se mord la queue, pareil à ceci qu'il faut lire pour savoir lire, que tu apprends à écrire les lettres attachées en détaché. Pareil à la réponse qui est dans la question. *Idem* pour l'observant modifiant l'observation. Pareil aux mots qui ne sont que des traits mais, pris ensemble, dont le sens dépend des autres mots autour. À quelques détails près.

Que toi-même et l'ensemble dépendiez l'un de l'autre comme l'ongle et le doigt, si ça change quelque chose. Ou trivial ou dément. De toute façon, peut-être qu'on n'entend que ce qu'on veut entendre et qu'on lit ce qu'on veut, on croit écrire pour s'adresser à d'autres alors que c'est à soi qu'on cause. Si c'est vrai, l'identité enclose, alors les relations c'est mort. Mais je crois qu'on s'altère par la faiblesse des choses. Et des êtres. Et par curiosité. Le tissage est subtil et nous sommes des passoires. C'est comme ça et c'est tout.

Tu vis dans un ensemble et par toi cet ensemble à qui tu donnes vie est autre chose que lui qui te fait vivre aussi donc paix aux relations.

Demeure l'incantation. Si on pouvait s'entendre et lire entre les lignes. Si surtout on pouvait, en plus de la parole, ô libérer l'écoute. Autant de mains que d'yeux, vaille, aussi deux oreilles. Et après c'est savoir comment ça s'articule. Autre chose que lui et autre chose que toi et qui influence quoi et quoi influence qui. Les lettres sont des boucles.



[les deux grandes feuilles c'était juste au départ pour réparer ceci
un très vieux paravent qui fut à feu ma mère avec genre les saisons]

6. En découdre

La lettre S en attaché ressemble à un sein de profil. Essaie pour voir. Et sans vouloir par là revenir aux mammographies, au passage qui sont censées être l'écriture des mamelles. Tu parles.

Écrire pourrait être de la pornographie cognitive. L'écriture du désir érotique de l'esprit. Je dis ça je dis rien.

Le principe d'équivalence formulé par Robert Filliou, à propos duquel j'écoute des conférences d'une plus ou moins haute pertinence pendant qu'*'et cætera'* je trace, résout au pied levé le problème plus ou moins urgent de la valeur de quoi que ce soit. En ceci que bien fait, mal fait et pas fait, c'est pareil. Haha faut rigoler, faut rigoler. Si ça fait pas de mal.

Le truc marche sans doute dans le domaine de l'art. Pour les safaris humains, pas fait équivaut à bien fait, fait à mal fait. Il est probable qu'on ne puisse pas dépasser tous les jugements possibles.

Écrire n'est pas grand-chose dans la totalité de ce qu'il y a à faire et pourrait être conçu comme une démission pratique. Le désir sans l'action. Le plaisir d'y penser. Où écrire est penser, si ça change quelque chose. Il y a un truc louche à la radiographie quand bien même le doc est muet.

Filliou est celui qui a dit que l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art. Essaie pour voir. Ça boucle. Est-ce que la vie est aussi ce qui rend l'art plus intéressant que la vie, point d'interrogation.

Les mains et l'esprit et le corps entier de Filliou, en gros, ont fait beaucoup de choses très intéressantes. Ont fait beaucoup de bien. Ont peu fait au sens d'être un homme d'action, mais beaucoup écrit pour penser à demain. Par exemple, son idée de création permanente, qui va avec celle de liberté permanente, et avec elles, à propos desquelles tu peux écouter beaucoup de conférences, c'est-à-dire des mots qui sortent de la bouche de gens dont les yeux et les oreilles ont beaucoup fréquenté ce que Filliou a disséminé ça et là, Filliou a réfléchi à carrément ce que serait un Institut de la Création Permanente. Est-ce que Monsieur le Sénateur veut bien verser une larme sur l'inexistence de cet Institut qui semble pourtant répondre de la croissance, et spirituelle et matérielle du genre humain, genre. Il a aussi réfléchi au Territoire de la République Géniale, qui n'est pas une histoire de talent mais de recherche et de comment on vit heureux, ensemble et basta. Une sous-catégorie de cette projection est son projet Commemor, qui

consiste à s'échanger nos monuments aux morts, notamment entre pays qui ont un lourd passif. À défaut d'échanger calmos les vivant.e.s et basta. Hop des hélicoptères et hop tes morts sont mes morts¹. Et les grosses pierres volent dans le ciel, à et pour tou.te.s, indifférent.

L'enfant l'autre jour il a dit quelque chose de fort beau, à savoir, *t'es complètement né le premier jour du ciel*. C'est peut-être une sienne version de l'expression selon laquelle, par exemple toi, tu n'es pas né d'la dernière pluie. J'écris ici la phrase de l'enfant pour lui donner plus de temps qu'un vague souffle au moment de finir son assiette.

Écrire ne veut rien dire si on sait pas ce qu'on écrit. Pareil pour vivre qui ne dit que le fait de n'être pas juste mort. De ta vie tu fais quoi, dans l'ensemble et dans le détail. Et de ce que tu fais, chaque fois *et cætera*.

Ah que le monde est vaste et combien d'injustices par jour faire et défaire.

Filliou pense que l'artiste participe au rêve collectif. La valeur de l'imaginaire échappe à fond. Il pense aussi que l'art permet, cité-je, de « déclencher de la relation dans sa globalité ». Merci bien. Après on va tous habiter à *Cumcumberland* et on répond « *poï poï* » à chaque fois que quelqu'un demande comment ça va. Ainsi que les Dogons, notait Bob. Son économie poétique n'est pas prête de remplacer l'économie politique, lui qui a pourtant sérieusement bossé pour l'ONU après la GM2. Les gens qui ont connu la guerre peuvent développer une conscience accrue du caractère risiblement absurde de la vie.

À propos de ces trois types qui signaient l'autre jour, et pas des frais bancaires ni des ventes de rafales, à leur table j'ai ajouté Helen Keller et Anne Sullivan. Le petit plus étant qu'Helen était aveugle. C'est à même le creux de ses paumes qu'il fallait faire danser ses doigts, ou sentir les siens dans la tienne. Sortir du brouillard en accédant à un moyen d'expression qui permet de participer à la vie collective, un défi personnel, un défi planétaire. Monsieur le Sénateur aura bien quelques larmes, cette fois de joie s'il ose.

La cohérence du propos n'est pas le but. On papillonne en trouant le filet. Tu pleures sur toutes ces vies qui n'ont pas le temps.

1 Commemor signifie « COMmission Mixte d'Échange de monuments aux MORts ». Filliou note que « ses activités s'accompagneront d'un recueillement sobre et de nobles réjouissances. » Il ajoute un point qui semble encore très d'actualité : « Quant aux pays qui de nos jours songent à la guerre, ils pourraient échanger leurs monuments aux morts au lieu de se la faire. »

Le but du XXI^e siècle consiste à se débarrasser des épingle qui clouent à la glu des travaux forcés. Découdre le filet, mais décousu ne suffit pas. Donc en découdre.

Dans le cinquième épisode des gardiens de la forêt que j'écoute en épaississant les traits de quoi tu sais, il y a cet homme en Mongolie qui est chargé de protéger la vie sauvage dans la taïga. Et par exemple, la pratique traditionnelle de la chasse, au cœur de l'existence des nomades, doit cesser. La meilleure façon de modifier la tradition est de trouver d'autres ressources à leur survie. Donc du fric. Donc le tourisme peut être envisagé comme une nouvelle source de revenus. Et alors le problème est dans la solution.

Les musées font des visiteurs des touristes de l'art. Les activités créatives sont censées libérer le potentiel artiste de chaque personne. Le travail ne rend pas libre. Le rêve collectif peut être une hallucination et heureusement qu'Helen Keller n'est pas devenue Margaret Thatcher.

Il y a des alternatives.

Quand j'ai posé l'une à côté de l'autre les deux grandes feuilles de papier sur lesquelles sont tracées les grandes lettres noires, j'ai clairement vu que la seconde était plus sombre que la première. Alors je me suis mise à repasser les traits de la première. Et tu devines que, si ça se trouve, ça pourrait ne jamais finir. Jusqu'à tout noir entièrement. Alors ce serait une performance artistique à condition d'agir publiquement. Si c'est le public qui produit l'art, sinon c'est du placard. Je repasse appliquée en écoutant Marcèle Audin, petite-fille de Maurice, raconter ce qu'elle a appris sur la Semaine Sanglante de la Commune. La traque du nombre exact dans les registres des cimetières et ceux des pompes funèbres, les légendes à propos, le respect qu'on doit, quand même, à ceux qui ont donné leur vie pour être un peu plus justes, juste un peu plus heureux. Tout le monde n'est pas d'accord. On ne cesse d'en découdre.

Écrire ça peut servir à remplir les trous de mémoire. Rétablir plutôt qu'inventer à des fins odieuses. Après le procès de Pétain pour crimes contre l'humanité, s'ouvre aujourd'hui, rapport la messe à son endroit, une enquête pour « contestation » de tels crimes contre *et cetera*. On passe repasse et rerepasse. Parfois il faut se dépêcher.

7. Chargées

Trois fois rien comme Julie, Charlotte et Maria. C'est tisser chaque fois contre la cécité. Avec la cécité. Vu qu'on sait qu'on sait pas, pas tout pas bien pas tant et qu'il faut inventer. À des fins salutaires.

Au Marché du Monde Solidaire, Julie s'est installée dans un coin devant le stand que nous tenons, et elle brode. Il s'agit de cacher les trous dans les pulls en laine des copines. Broder et raccommoder sont des trucs de gonzesses, même de mamies. Tant mieux. C'est joli, fait main avec amour et soin. En plus que ça sert cause. Ne pas cesser d'apprendre, valoriser des gestes ancestraux, produire la jonction entre la tradition et la modernité, tu peux comme ça aligner les valeurs qui rendent l'affaire sérieuse. Ajoute à ça qu'avec sa conscience-monde, Julie cherche aussi du côté des groupes de femmes au Pérou, par exemple, qui galèrent et dans leur galère, tissent des œuvres sensationnelles. Gonflées d'expériences. Comme cet autre groupe de femmes à Pondichéry, qui galèrent aussi, et qui ont décidé de broder leurs histoires sur de grandes toiles figuratives, notamment dans un souci de transmission, sinon de subversion. En faire quelque chose de ce que nous vivons et qui ne passe pas. Les points disent autant que les mots.

Charlotte, ce sont les mots parlés de 80 personnes qu'elle a recueillis et étudiés, à propos des attentats du 13 novembre 2015, sept mois plus tard. Universitaire de province, spécialiste du récit de témoignage, Charlotte se décide à participer en tant que petite main au grand projet national, ici à Metz, qui consiste à proposer à mille volontaires de raconter cet événement, quatre fois en dix ans, même questionnaire, mêmes conditions pour l'entretien, à savoir filmé et enregistré. Dans les personnes interrogées, réparties selon quatre cercles géographiques, du plus ou moins proche des lieux des attentats, et selon leur degré de proximité aux victimes, Charlotte se charge du cercle 4, le plus distant. Et tandis qu'elle y va comme ça, pour ne pas dire fleur au fusil, sans hypothèse et sans attente, Charlotte est surprise de découvrir, et peu à peu se confirmer, une nette différence entre les discours des femmes et ceux des hommes. Travaillant minutieusement sur les presque mille pages de transcriptions de ces entretiens, munie d'outils de textométrie, de rigueur et d'esprit critique, Charlotte en vient à défendre *in fine* une approche genrée de ce matériau, formulant alors la thèse de l'existence d'une *charge mémorielle* des femmes. Qui d'elles-mêmes parlent d'un « travail de mémoire », où les hommes, pour ceux qui en causent, parlent d'un « devoir ». J'écoute Charlotte et c'est brillant. Les

veilleuses, les pleureuses et les gardeuses de mémoire sont une typologie de leurs postures face à ce qui est arrivé. Qui en gros déplient une débauche d'activités dirigées vers les autres, guettent les signes tout en s'auto-déprécient, ainsi de l'hypervigilance qui va jusqu'à la superstition de ce vendredi 13, qu'aucun homme ne remarque, c'est bête, elles disent. Charlotte rappelle l'analyse de Bourdieu sur l'intuition féminine, qui n'est que l'autre nom des procédés constants de déchiffrement dont usent les dominé.e.s, qui vise au discrédit, à la moquerie, au ridicule. Elles cherchent l'empathie, portent le deuil, se questionnent et stockent les informations, se chargent d'âmes, allument des bougies, changeront de métier, apprendront l'arabe, feront quelque chose de cette chose-là. Bref, à la première question, qui est ouverte et consiste à leur demander de simplement raconter ce jour-là, les femmes disent où elles étaient, ce qu'elles faisaient, retracant depuis leur vécu, tandis les hommes partent très rapidement dans un exposé géo-stratégique. Panser / penser. Charlotte retrouve l'éthique du *care* qui repose sur la reconnaissance de ce « réseau complexe en soutien à la vie », par dons multiples de temps, d'attention et d'affection, entre autres. À ces femmes tissant ce « filet serré qui maintient le bien commun », dit Charlotte, elle voulait aussi rendre hommage.

Évidemment tout est complexe. On est dedans si submergés dans l'entrelacs de lignes qu'il nous faudrait suivre. Par exemple, pourquoi cette enquête, hein. Mais surtout comment on passe du mémoriel à l'historique, et vice-versa, et puis où tu mets la mémoire collective ? Et encore, celle-ci ne peut-elle suffire comme elle a suffi aux peuples racines *etc.*, au sens où pas besoin d'Histoire, qui a une dimension institutionnelle et théorique, voire étatique, *aka* dominatrice et propagandiste.

Ô nous les chargées de sensibleries.

Reste Maria Lai. Artiste d'art brut, pauvre, relationnel, qu'importe, elle dit : « Voilà ce que l'art doit faire : nous faire sentir plus unis. Sans cela, nous ne sommes pas des êtres humains. » Le 8 septembre 1981, Maria décide d'attacher ensemble les maisons d'Ullassai, village de sa terre natale, en Sardaigne, et de les attacher avec les habitantes et habitants de ce village, au pied de la montagne. « Lions, dit Maria, avec un ruban une maison à celle de son voisin, comme quand on a peur et qu'on serre la main de quelqu'un. Telle sera l'œuvre. » Elle naît en même temps de l'écoute. Maria cause avec les gens, les gens parlent des gens, de leurs liens plus ou moins heureux. Le ruban qui accroche toutes les maisons entre elles, puis à la montagne, montrera donc les relations : le ruban nu, rancœurs, avec un nœud, sérénité, avec une boucle, amitiés, pour l'amour on glisse un bon pain

de fête. Imagine ainsi un seul fil de 27 kilomètres de long. Et qui monte jusqu'à la montagne en raison d'une légende connue des villageois, selon laquelle une petite fille, réfugiée dans une grotte pour échapper à un violent orage, en ressort attirée par un ruban bleu ciel, survivant *in extremis* à l'effondrement de la cavité. Peut-être même guidée par un ange. N'empêche que si Maria a beaucoup tissé et cru à la nécessité des liens, elle a aussi écrit que là où la religion noue, l'art délie.

Se charger, s'alléger. Stocker, oublier. Broder, jeter. Marquer, effacer.

Les deux fois trois alexandrins, s'il avaient tenu à un fil qu'on aurait pu couper, tirer, multiplier.

Au XXI^e siècle, allons, quelque chose foisonne, les mélanges. L'art des plis, des drapés, du feutré, du cardé, l'art des teintures et des nuances, l'art de l'iridescence et le raté complet de la grosse grosse tendance au repli rance amer. Au repli sur des groupuscules, parce que comme Mauro, peu le désirent. Ce qu'on désire semble aussi mélangé.

Les lèvres retroussées du monde nous retiennent. Nous y tentons de cultiver quelque terrestre ardeur. Ou terrestres horreurs. Et puis ce qu'on fait vivre à ce qui nous fait vivre, humains et non-humains. Ô louange à nos dires qui ne font rien de mal, qui maintiennent le lien ou dénouent d'un éclat cela qui pétrifie.

Hop les pierres s'envolent, *poï poï et cætera*.

(Après l'écrit)

Aujourd’hui dans la chambre de l’enfant, nous avons tracé un ruban bleu ou disons une seule ligne qui passe sur les trois murs et le plafond du quatrième côté parce que c’est mansardé. Il a dessiné au crayon de papier, j’ai repassé au pinceau brosse avec de la peinture. Parfois la ligne fait des boucles, sur la porte il y en a même deux. Elle ne relie pas la chambre à la montagne, elle coud l’espace comme d’un nid, la rivière commune.

Une ligne minuscule et toutes les autres avec.

L’an dernier avec sa classe, on avait fabriqué une sorte d’étendard avec des feuilles sur lesquelles chacun et chacune avait dessiné un animal, un végétal et écrit un mot. On avait scotché les feuilles ensemble et puis on avait tracé une ligne qui passe par toutes les feuilles. Une seule ligne dont les deux extrémités se rejoignaient, avec un seul crayon qu’ils et elles se passaient au fur et à mesure dans un silence d’attention réciproque.

On pourrait faire comme ça une ligne qui passe devant toutes les maisons d’une ville, par exemple, avec un seul balai trempé dans l’eau de pluie, ou un mélange de boue qu’on trouve un peu pas loin partout. On aurait comme ça l’impression d’être ensemble sur le même bateau. C’est plus engageant que le tour de France, ce serait même plus littéral et même qu’arrivés aux frontières, on aurait envie de les traverser, poursuivant le trait, parce que c’est rigolo. Pour les mers, on verra, si c’est le seul problème qu’on aura à réglée, ce sera rigolo. Ce n’est rien, ce n’est rien.

Bah ce n’est pas sérieux, as-tu vu les urgences. Pas non plus réaliste et assez paresseux. Tu jouis de l’idée mais le faire, impossible et si possible, éreintant pour rien. Toujours le fameux rien de l’inutile immatériel.

Si au lieu de prier sans bouger ses dix doigts, si deux doigts plus doigts plus deux *et cætera*, à chaque fois qu’on prie, si vous voulez prier et puisque beaucoup prient parce qu’on peut pas ne pas constater que ça prie de plus en plus partout, si au lieu de rien faire, littéralement rien faire, tu tenais dans tes doigts quelque chose qui ferait que tu tires une ligne.

Une ligne gigantesque et toutes les autres avec.

Avec une ligne on pourrait donc imaginer qu’on résout deux problèmes, ou soi-disant problèmes et ainsi seraient-ils : les frontières qui divisent et le fait religieux. Le XXI^e siècle sera prometteur ou prenez vos bâtons, coups de lignes coupées.



[clin d'œil par ailleurs à Hervé Tullet et ses livres-voyages où
le bout de ton doigt suit la ligne qui joue]

(Bonus avec 120 façons de disons croire au monde de demain)



[cartes de vœux pour l'association Ayud'art, amie des Andes de Cléo, traversées par 3 lignes, chacune son caractère et allant à son rythme sur 120 papiers]

croire au monde de demain en bouturant les miettes
ou même n'importe quand si tu veux bien y croire

croire au monde de demain en s'alliant aux virgules
en bricolant les brumes en câlinant les pierres en dansant dans les plis
en consolant la boue en étonnant les plaines en jardinant les plis
en surprenant la terre en bouturant la joie en conjurant les peines
en lustrant les cailloux en amusant les pulpes en chatouillant les bris
en bêchant les atomes en jardinant les rêves en chatouillant les pierres
en parlant aux atomes en jouant dans les plis en contemplant les ombres
en moissonnant les rêves en berçant les tempêtes en ourlant les lueurs
ou même n'importe quand si tu veux bien y croire

croire au monde de demain en jardinant les miettes
en surprenant la lune en caressant les feuilles
en plongeant dans les sucs en écoutant les failles
en consolant les ombres en creusant les reflets en caressant les pierres
en brodant les nuages en jouant sur les bords en chantant pour les mousses
en câlinant la terre en butinant les marges en murmurant aux murs
en amusant les fleurs en berçant les éclats en ourlant les nuages
en pistant les lueurs en berçant les cédilles
ou même n'importe quand si tu veux bien y croire

croire au monde de demain en surprenant les ombres
en murmurant aux pulpes en balayant les peines en bouturant les bulles
en sautant dans les plis en bricolant les miettes en écoutant les pierres
en massant les chenilles en amusant les rides en soufflant sur les bords
en berçant les silences en chatouillant les pierres en consolant les mousses
en massant les cédilles en jardinant les pulpes en dépliant les cœurs
en massant les collines en plongeant dans les plis en chatouillant le ciel
en brodant les rivières en écoutant les bulles en contemplant les bords
en accueillant les plis en protégeant la joie en massant l'univers
ou même n'importe quand si tu veux bien y croire

croire au monde de demain en jardinant les mues
en cajolant la nuit en rêvant dans les miettes en tissant les brisures
en baignant les virgules en écoutant les sucs en s'alliant aux éponges
en bêchant les étoiles en massant les éclats
en pistant les reflets en chatouillant la terre en bouturant les marges
en écoutant les sèves en massant les baleines en amusant la lune
en parlant aux nuages en sentant les éclats en consolant les murs
en parlant aux cédilles en écoutant les feuilles en cousant les reflets
en murmurant aux rides en massant les atomes en accueillant la chance
en sculptant la poussière en soufflant sur les brumes en écoutant les pulpes
en saluant la nuit en nettoyant les peines en semant des étoiles
en berçant les atomes en massant les rivières en consolant les bosses
en murmurant aux fleurs en balayant le ciel en berçant les nuages
en brodant sur un souffle en cajolant la terre en bouturant le ciel
en chatouillant les marges en massant les grenouilles en écoutant les bosses
en caressant les brumes en chatouillant les coins en triant les soupirs
en liant les reflets en cajolant les mousses en berçant les éponges
en invitant la pluie en écoutant le sable en ourlant les collines
en semant des virgules en amusant les feuilles
ou même n'importe quand si tu veux bien y croire

